

Camille Contrais

Pas de Centenaire pour le Surréalisme

Vœux empoisonnés d'année mort-née



**Un pamphlet navrant du Groupe Surréaliste du
Radeau**

Les Presses du Radeau

25 avril 2024

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : chute de la colonne Vendôme, gravure de Daniel Vierge pour *L'Année terrible* de Victor Hugo.

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Camille Contrais est le pseudonyme collectif du Groupe
Surréaliste du Radeau.

Pour une fois, il vous propose un texte qui ne relève pas de
sa poésie habituelle en écriture automatique.

Poésie encore ? Vous jugerez.

Nous ne commémorons rien.

Pourtant le pamphlet navrant que vous vous apprêtez à lire, en dépit de la mission du Groupe Surréaliste du Radeau de *transformer le monde* et de *changer la vie*, prend la suite directe, et de bonne grâce encore, d'un sacrifice à une commémoration des plus socialement convenues.

Cette attitude conciliante envers les conventions était le sujet même du texte en question, l'une de nos toutes dernières publications : le « conte subversif de Noël » intitulé *La Lainière*, diffusé comme il se doit le treize du douzième mois (jour qu'à l'instar du 1^e mai nous n'imaginions pas si sombres à notre égard), récit poétique d'un très ordinaire Noël 2014 de notre membre fondatrice Iris Jouanne, fragment révélé, dérobé disions-nous, des vastes compilations en état d'inachèvement, par la plume qu'il est convenue d'appeler le « scribe » Élisée Mérange, des mille histoires gravitant autour de l'Espace Autogéré du Radeau.

Ce conte du treize décembre tordait le cou au cliché anticonformiste qui qualifie les fêtes du calendrier de « fêtes imposées », soit le fantasme faussement victimaire de qui n'est pas privé de ces fêtes, non plus de familles et de multitude d'amis et de de relations, et surtout pas d'argent et encore moins de cadeaux et d'étrennes, et déclare, sans conscience de son cynisme, que tout ceci n'a aucune espèce d'importance. Nous brodons certes un peu sur des arrière-pensée discrètes dans le conte du camarade

Mérange, mais vous comprendrez que quelques mois ont passé et que le placard au squelette des arrière-pensées s'est encore un peu creusé.

Les signataires de ce pamphlet navrant auraient écrit avec mille fois plus d'aigreur s'ils s'y étaient pris maintenant, après les fêtes qui furent pour nous solitaires et frugales, mais surtout endeuillées, depuis le jour même de la publication de *La Lainière*, par une nouvelle catastrophe dans le réseau du Radeau. À vrai dire vous avez peut-être échappé à une suite bien plus bilieuse du conte de Mérange, dont nous vous frustrons, fripons de lectrices et lecteurs amateurs de scandale, afin de ménager notre tension. Si l'on ne parle que de solitude, nous étions à une époque où des camarades anarchistes (ce fut notamment le cas d'une collaboratrice, signataire et de la présente feuille de chou cela va de soi, psychiquement fragile, sortant d'hôpital), sont ravis de trouver un plan de réveillon dans un dispensaire catholique : n'est-ce pas scandaleux en terme de conformisme, de carence en déconstruction, que sais-je (permettant malgré tout de découvrir un milieu surprenant, avec nuance et sans idéalisation) ?

Qu'est-ce pour nous que Noël ? Qu'est-ce surtout pour des poètes du dimanche comme nous ? Vous pourrez encore le lire en filigrane dans *La Lainière*, révélés par les contes les moins édulcorés de notre enfance, dont certains par des conteurs à l'esprit très libertaires comme Pierre Dubois, ce sera la magie de Noël dans la conception la plus profondément mythique du terme : soit la nébuleuse des brillantes interprétations poétique de la précarité du vivant, quand se passer des saisons était dangereux, ou plutôt quand on savait le danger, qui n'a pas disparu, caché sous

les fraises d'hiver. Tels sont encore les rêves les mieux à même de parler aux communes rurales du futur. D'où notre désir enfantin de croire à l'ouverture des Portes du Temps, des Portes du Ciel, de l'Autre Monde, et par conséquent au moment de la réalisation des vœux. Et pourquoi ceux-ci ne seraient-ils pas collectifs, et subversifs, en un mot révolutionnaires ? Plus exactement *poétiques, c'est dire révolutionnaires*, comme aurait dit Benjamin Péret ? Et ils pourraient aussi, loin de la mièvrerie et de l'hypocrisie de notre époque, de la trêve des confiseurs qui rend intolérable une grève des ouvriers de la confiserie (laquelle peut être une très belle fête de Noël, avec musique de circonstance), ces vœux être cruels, être sorcellerie, envoûtements, malédictions.

Néanmoins à rebours donc de notre aigreur des fêtes nous serions encore capables, et malgré notre retard sur les dates convenues, nous serions encore capables, sans ironie sceptique, de présenter à tous les précaires nos meilleurs vœux de nouvelle année. La convention du mois de janvier, après tout, reste ridicule face la diversité qui reste celle des coutumes calendaires jusqu'au cœur même de l'Europe, en dépit d'une uniformisation récente, et que vient même y réintroduire le brassage culturel. La galère dans laquelle a débuté l'année pour notre Groupe, retardant la parution des vœux aimables et de ceux empoisonnés qui feront l'objet de ce pamphlet navrant, décidément pas aussi rapidement dégainé qu'il aurait fallu, cette galère ce ne sont pas des incrédules dans notre genre qui y verront de mauvais augures, étant donné que personne ne pense plus aux signes magiques derrière les coutumes calendaires, aux augures bons et mauvais des Douze Jours entre Noël et les

Rois, des douze coups de la messe de minuit ou du premier chant du coucou au printemps lituanien, ou nous ne savons encore quels contes de bonnes femmes, et ces superstitions sont de celles que nous domptons et transfigurons par notre poésie plutôt que de nous laisser dominer par leur effroi. La réédition, première parution diront les sceptiques (nous y reviendrons), de notre plaquette *Radio Pirate* nous suffit comme bon augure de janvier, pour les vœux de nouvelle année, même si son titre et son concept musical, conçu quand une certaine radio pirate naissait dans toute sa gloire, paraît aujourd'hui un hommage funèbre.

Nous n'avons qu'à dire, sans nous référer à une tradition précise, réinventant les mythes comme dans un jeu d'enfant, que les vœux de nouvelle année, c'est jusqu'à la fin de l'hiver, voire jusqu'aux abords du mois de Mai, Fête des Travailleurs, Beltaine, Walpurgis, Nuit des Sorcières et de leur revanche féministo-queer, tout ce qu'il plaira à votre fantaisie. Que donc cette année 2024 vous soient douces et consolent vos plaies !

Mauvais esprits, mauvaises langues, ne fuyez pas ! Vous aurez encore, dans les pages qui vont suivre, l'occasion de cracher du venin, sur un vrai, sur le plus authentique spécimen de fête imposée. Nous parlons bien sûr du fameux Centenaire du Surréalisme, auquel nous allons, dans les pages qui vont suivre, adresser nos plus sincères vœux d'échecs.

Nous savons bien que nous ne tiendrons ce langage que par la voix de la fiction, et que même nous prolongerons seulement notre désir enfantin de croire à la magie de Noël sous son versant sombre. Cette entreprise

internationale, dont nous prenons le train en marche, ce qui n'est pas la meilleure méthode pour des dérailleurs, est déjà et sans surprise un succès, et nous savons bien que notre Surréalisme n'a jamais été autant à la mode qu'à l'époque actuelle. L'échec du Centenaire ne pourrait advenir qu'au sein d'un échec plus vaste et imprévu au capitalisme, un événement insurrectionnel ou peu s'en faut, comme quand un monument national se révèle de verre. Mais nous avons passé l'âge de croire au Grand Soir, à l'*Insurrection qui vient* et autres Pères Noël.

Ce pamphlet navrant sera-t'il donc l'œuvre de *perdants magnifiques*, comme célébrés en nouvelles par l'écrivain anarchiste mexicain Paco Ignacio Taibo II ? Quitte à reconnaître notre condition de *losers*, sous prétexte que les *winners* d'aujourd'hui, dans la langue du premier publicitaire de France, ne nous inspirent que du mépris ? Il s'agira dans tout les cas d'une œuvre de *perdants magnifiques*. Ce qui n'implique pas de passer pour les pires fantaisistes, de *perdre* tout contact dans la réalité. La lectrice et le lecteur auront compris que le Centenaire n'est qu'un fantoche brûlé pour l'exemple, et qu'il s'agit de viser plus loin et plus haut encore dans le présent et dans l'avenir, vers tous les avens qu'il est bien assez tôt pour faire dérailler. Mauvais esprits, mauvaises langues, vous aurez votre content de chair fraîche.

Mais qui sont donc ces petits cuistres qui prétendent saboter une si considérable entreprise que le Centenaire du Surréalisme ?

Même pas d'obscurs totos. Même pas de petits artistes frustrés.

Personne.

Ou plutôt des fantômes.

Le Groupe Surréaliste du Radeau commence à se faire à cette idée : nous n'existons pas. Et même nous n'avons jamais existé.

On nous l'a dit en personne sur les réseaux d'Internet, où l'on sait beaucoup de choses et l'on doute de beaucoup de choses, on nous l'a dit notamment quand on parlait depuis une autre province, mais parfois pas plus loin que notre métropole certes vaste et tentaculaire. Ce n'est pas, nous répétons, que nous n'existons plus, mais que nous n'avons jamais existé. La catastrophe qui nous a touchés est-elle à ce point totale ?

La nouvelle s'est vite répandue, même si le bruit est aussi vite retombée, selon son inconstance habituelle, et bien des savants d'Internet ont maintenant envie de dire « sans blague ? » : la nouvelle de l'incendie qui a touché le 1^{er} mai 2023 le grenier des Presses du Radeau, la disparition du matériel si utilement mutualisé d'impression (les Presses du Radeau et le Groupe Surréaliste du Radeau ne se poseront pas en seule victime) et de la bibliothèque du Groupe. Mais aussi, après ce que nous n'avons jamais douté être un attentat d'extrême-droite, les autres formes d'autodafés : le pillage du catalogue des Presses, plus guère rafraîchi depuis quelques années, dans la stagnation de cette micro-édition autrefois prolifique, par les boursicoteurs du marché de l'occasion et les collectionneurs fétichistes qui mettront nos plaquettes comme nos pamphlets en vitrine comme les musées le font de pages subversives de la Révolution Surréaliste (nous y reviendrons), l'abandon timoré de nos diffuseurs, distributeurs, des festivals et

salons, devant la menace, peut-être grandement exagérée et surtout par ceux qui la sèment, d'un terrorisme d'extrême-droite.

« Les Presses du Radeau, le Groupe Surréaliste du Radeau, sans blague ? ». Car les incrédules d'Internet n'ont à leurs disposition que quelques dizaines de fanzines mis en page à l'arraché par des correspondant semi-amateurs, distribuées gratuitement sur le même Internet par une filiale officieuse de notre maison déjà sans droit ni titre, que nous remercions d'avoir gardé en tout copyleft le nom originel (nous n'aurions pas voulu de *Nouvelles Presses du Radeau*, et pourquoi pas des *Presses Survivantes du Radeau* tant qu'on y est ?), et remercions présentement de permettre la diffusion de ce pamphlet navrant. Ces brochures à imprimer, diffuser et photocopier comme quiconque le souhaite, ont toujours été proposées en alternatives à nos jolies éditions papier, mais sans même empêcher les pertes colossales dues à la perte de nos sites et serveurs successifs en témoignage du leurre de la pérennité numérique (« mais bien sûr ! »). Note poésie a plutôt bien résisté, *a fortiori* avec l'ajout des blagues en exclusivité numérique à base de tripatouillage de Google Trad. En revanche notre art graphique ainsi que notre pensée philosophique, politique, subversive, notre théorie poétique et artistique, tout ceci doit être considéré comme perdu corps et âme, même s'il reste un espoir d'exhumer quelques fragments préservés, et si un espoir plus mince encore, mais qui sait ? peut-être miraculeux ? réside dans le travail pharaonique de compilation du « scribe » Élisée Mérage, sa récolte minutieuse des traditions orales comme des écrits les plus souterrains sur les histoires tournant autour de l'Espace

Autogéré du Radeau, dans le but d'écrire son épopée. Pour l'instant, notre pensée subversive est perdue... et nous prétendons saboter le Centenaire du Surréalisme ? « Sans blague ? »

Tout ceci est su, et fut notamment entendu, avec un ressassement de survivants, sur les ondes de John Silver FM, la Radio Pirate des Naufrageuses et Naufrageurs du Monde Autoritaire. Vous n'avez jamais entendu parler non plus de cette radio ? C'est là qu'Internet de gausse : « sans blague ? ». Un nouveau drame est survenu le 13 décembre dernier, le jour où nous étions ravis, ayant appris à nous contenter de peu en attendant mieux, de la parution numérique de *La Lainière* et de la réédition numérique anniversaire de la plaquette poétique dont les initiales du titre sont celles de la date, c'est à dire « All Colours Are Beautiful », qu'imaginez-vous d'autres ? Que s'est-il passé ? Pas un incendie, nous ne vous ferons pas le coup deux fois. Seulement une perquisition de police dans les locaux, sous prétexte de propos séditions, alors qu'on n'a jamais entendu que des blagues séditions sur John Silver FM, et si d'aventure l'un des saltimbanques qui y intervenaient étaient impliqué dans l'action directe il ne serait pas assez con pour le dire sur les ondes. Nous ne voudrions pas nous victimiser, car ce serait donner des gages de bienveillance envers le système, mais tout de même, quel accès de paranoïa ! Voici dont la webradio hors d'état de nuire pour un moment qui durera peut-être, maintenant le matériel et le serveur saisi, et par la même occasion, dans les locaux comme dans des maisons camarades objets d'autres perquisitions le jour même et ceux qui ont suivi, les derniers livres des Presses du Radeau

et quantité de livres appartenant à l'autre bibliothèque du lieu, la « politique ». Il n'est pas garanti que nous en récupérerions quoique ce soit un jour. On a vu des acquittements ou des non-lieux qui n'ont pas empêché que des sommes d'argent personnelles soient gardées, sous le prétexte fallacieux qu'il était suspect que des particuliers gardent trop d'argent chez eux (on parlait pourtant d'économie des précaire !), et bien sûr n' imaginez même pas récupérer un portable confisqué en manif. Alors un tel matériel de webradio, pensez-bien ! Vous n'entendrez donc plus nos geignements sur les ondes. Il vous faudra vous contenter de les lire, dans des brochures manquant par ailleurs autant d'images.

« Mais bien sûr ! »

En couronnement de nos galères, la résurrection de l'Espace Autogéré du Radeau reste plus qu'incertaine. Nous avons crié victoire trop tôt, au sujet de survivre à la seconde d'attaque d'une fusée incendiaire : ainsi, il n'est pas certain que nous échappions à l'arrêté de péril. Ce en quoi les entrepreneurs de grands travaux qui entourent notre ruine provisoire ou éternelle de leur grues se purlèchent les babines ! Nous ne pouvons rien envisager avant d'être sûr d'échapper à cet arrêté : ni appel aux dons, qui s'est certes montré miraculeux par le passé, ni les travaux de remise en état, dans la lignée de chantiers qui furent un miracle presque aussi grand, et avec autant de facteur chance. Gardez précieusement vos deniers pour l'instant. Nous ne savons quand ni même si le Radeau rouvrira ses portes. Notre précarité nous revient toute griffes dehors à la gorge. Nous voici de retour au temps dont fut peine témoin le Groupe Surréaliste du Radeau, le temps semi-légendaire du

squat nomade, des voyages de toits en toits de la voile noire avec laquelle voyageait le nom du contre-établissement. Après une légalisation, puis un mécénat des plus camarades et miraculeux à la fois dont nous aurions osé rêver et le rachat de notre propre petit manoir industriel, après des années à tisser du réseau et à gagner une popularité qui eut pu risquer de nous faire passer, sur le plan culturel et festif, pour *the place to be* (et pourtant ici on ne vendait pas d'anarchie), après ces années fastes nous nous sommes, usagers du Radeau, imaginé qu'il pourrait s'appeler le Château. Aujourd'hui nous reviens dans la face comme le coup de fouet du réel le mot que le Groupe Surréaliste du Radeau a pu oublier plus d'une fois, après l'avoir placardé lui-même sur les murs du lieu dès sa légalisation : *le nom de notre Château est Radeau*. Précaire toujours, à jamais îlot de résistance et non alternative !

Ne vous étonnez donc pas de manquer de nouvelles du Radeau

« Mais bien sûr ! »

On doutera enfin de la géographie de nos aventures et mésaventures, égaré par le surnom que nous donnions unanimement, sur le papier et sur les ondes, à notre métropole, afin de *ne pas faire de publicité à une ville trop gâtée par son prestige*. Ainsi on doutera de la géographie et de l'Histoire de Métropolitaine, de quelques uns de ses recoins et de ses événements, de toute sa longue chronique.

« Mais bien sûr ! ».

La Horde d'Outre-Monde, le Groupe Surréaliste Fantôme du Radeau ne peut donc s'imaginer aucune prétention de saboter efficacement la prestigieuse opération qu'est le Centenaire du Surréalisme, et nous avons déjà dit

que l'intérêt de ce pamphlet navrant et trop tardif se situait bien plus loin. Malgré les blagues lancées périodiquement sur les Internet au sujet des *millions de lectorices et d'auditeuses fidèles des Presses de par le monde*, ledit pamphlet navrant sera peut-être consulté en ligne par trois personnes, mais si nous voulions pasticher une critique célèbre de l'album à la banane du Velvet Underground, celui dont paraît-il les mille auditeurs fondèrent tous un groupe, peut-être sur ces trois personnes il se trouvera un ou une monte-en-l'air à la Alexandre Marius Jacob, autant dire à la Arsène Lupin, prêt à défrayer la chronique en volant des tableaux pour les montrer discrètement au peuple, puis quelque briseuse de vitrine, puis quelque cœur tendre tenant pour le bénéfice de précaires l'une de ces sortes d'agences immobilières pour squatteurs à la mode de Miami. Dans le pire des cas, ces trois lectorices diffuseront hors de toutes statistiques des exemplaires imprimés.

Le Centenaire n'a donc rien à faire ni à craindre de nous comme nous n'avons finalement rien à faire de lui. Ce qui éveillera chez nos lectorices et lecteurs la question de la raison d'être de ce pamphlet navrant.

Nous pourrions n'avoir vraiment rien à faire du Centenaire du Surréalisme. Pour le moins on ne saurait nous soupçonner, selon l'expression consacrée, de *révolte envieuse*. Au Centenaire, pour une performance, un happening, nous ne serions même pas invités en rêve, et même le songe creux d'une invitation nous semblerait aussi puéril que celui d'une invitation à la Maison Blanche par le Président des États-Unis en personne afin de se voir confier une mission d'agent secret.

Nous n'aurions même pas été invité en rêve, attention, pieds dans le plat ! à l'événement qui a déchiré la France en ce début d'année, le Printemps des Poètes. Ah ! Ces polémiques qui révèlent tellement de passionnés idéalistes que de spécialiste, en l'occurrence des milliers de connaisseurs intimes de la poésie et surtout des poètes vivants ! Et on prétend que la poésie est morte ! Et celui par qui le scandale arrive, le fameux parrain d'extrême-droite de ce rituel de devenir d'un coup, d'un seul l'Auteur à Lire.

N'étant pas été conviés même en rêve à ce rituel annuel très officiel, nous ne nous sentons pas spécialement concerné par la nomination d'un parrain réactionnaire, laquelle, cela a été noté ailleurs, ne pousse pas pour autant la classe des poètes à remettre en cause l'institution qui a prononcé cette nomination, et par laquelle, il faut croire, les poètes veulent être invités et reconnus.

De note côté, nous savons très bien ce que nous ferons, ce que nous pourrons encore faire de ce Printemps des Poètes comme de certains des précédents. Avec quelques poètes et poétesses d'autres tendances mais aussi obscurs que nous, nous la jouerons punk, nous monterons notre festival local en autogestion, en *do it yourself* si vous voulez. D'autres amis trouverons aisément au sein de ce festival l'occasion de placer un événement ouvertement estampillé antifasciste, avec à l'étude la lecture de poésie palestinienne et du plus grand nombre de langues possibles, la russe côtoyant l'ukrainienne peut-être, ou l'arabe l'hébraïque, la kurde la turque, tout ceci sous la plus forte réserve, car ce n'est pas le domaine de compétence des signataires de ce pamphlet navrant, notre polyglotte de service Zoé Péquemar ayant à ce moment bien assez à faire

ailleurs. De toutes les manières le Groupe Surréaliste du Radeau ne s'occupera ni de lutte antifasciste ni de poésie engagée : ce n'est pas de notre ressort. Pour le reste nous tenons à perpétuer un de nos propres rituels annuels, et donc ne pas le soumettre entièrement à un engagement qui reste malgré tout *de circonstance*, celui dont nous apprenait déjà à nous méfier le poète révolutionnaire par excellence, Benjamin Péret, et dans lequel malgré son titre nous ne voulons pas enfermer ce pamphlet navrant. Toujours est-il que refusant toute subvention nous n'aurons aucun compte à rendre à qui que ce soit. Notre Printemps des Poètes sera libre. l'occasion de reprendre la tradition des crieurs publics, sur les places des marchés, dans les parcs, sur les terrasses de modestes bistrotts et librairies-cafés... n'est ce pas d'ailleurs le seul intérêt d'attendre les beaux jours, et par là la pertinence des fêtes calendaires ? C'est là toute la réalité matérielle, car païenne, paysanne, de ces célébrations. Un printemps poétique au chaud dans les lieux institutionnels ne perd-il pas son sens, comme le repas de Noël sous une indigestion de crustacés d'élevage, dans une maison petit-bourgeoise bien chauffée pour l'hiver et au frigo toujours débordant de bonne chère ?

Nous forgerons donc notre propre Printemps des Poètes et laisserons, si la polémique doit perdurer, laisser des traces, laisserons ânes de droite et ânes de gauche, dans les colonnes de la grande presse, se disputer la carcasse de leur poésie comme si elle était un bien de la nation, voire un service public, nous laisserons une grotesque tribune dans la presse soc'dem' se figurer (cela aussi fut noté ailleurs) que la poésie peut à la fois vivre en nous et nous être ôtée par un affaire relevant du Palais, la tribune allant jusqu'à

conclure sur cette formule effrayante, brochant sur le thème très catholique de ce non-événement : *si la grâce nous est refusée, il nous rester la dignité*. Peut-on trouver preuve plus flagrante du manque de foi, de la résignation, de la servilité et de l'aliénation dans lesquelles est tombée la classe des poètes et des artistes ?

Nous qui luttons pour l'abolition des classes, nous savons bien que notre poésie qui vit en nous et par nous, à l'écrit comme à l'oral, ne saurait nous être volée tant que nous la faisons vivre, ne saurait dépendre d'une quelconque révolution de palais, fut-elle décidée par un sit-in citoyen devant les portes, dépendre d'aucune institution, fut-elle le Peuple, Elle n'a pas besoin de saisons, hors les saisons matérielles, païennes, paysannes, évoquées plus haut, et donc pas besoin d'une saison centenaire. Elle n'a pas besoin enfin de parrains ni de marraines, autres que les fées de conte de notre enfance, entre autres figures mythiques, qui, après avoir rempli auprès d'autres cultures, d'autres temps leur rôle d'explication poétique du monde, inspire notre écriture automatique, nos récits de rêves, nos contes, nos dessins, nos collages, autre interprétation poétique du monde, en réponse de la meute à *L'Appel au magicien* d'Aimé Césaire :

« *Et la poésie est insurrection contre la société parce que dévotion au mythe déserté ou éloigné ou oblitéré.* »

Et d'autres nous parlent Panthéon, patrimoine, biens de la nation !

Nous pourrions donc, nous nous répétons, nous soucier encore moins du Centenaire. Mais il est à croire que nous avons au départ, avant de pousser plus loin la réflexion vaseuse, une envie de nous disculper, de lever une ambiguïté auprès de nos relations, à l'occasion des scènes ouvertes, notamment. Nous ne commémorons rien, nous nous répétons encore. Mais au-delà des déclarations de bonnes intentions, des vœux de pureté si vous y tenez, nous avons une dent réelle et dure envers ce Centenaire, d'où nos sincères vœux d'échecs. Voire de sabotage.

Ce sabotage ne sera pas de notre fait. Rats de bibliothèques, nous ferions de bien piètres terroristes. Quels malheurs souhaiter au Centenaire ? Nous reviens notre fascination des histrions, des rêves d'entartages à la manière de Georges Le Gloupier, de coups d'États en pitres solitaires à la Jan Bucquoy, ou bien d'un happening qui a déclenché la haine de la toile l'année dernière, ce happening mal compris consistant à projeter du concentré de tomate en boîte sur le *plexiglas* protégeant les *Tournesols* de Van Gogh, pour dénoncer la valeur financière que ne devrait avoir aucune œuvre d'art, message incompris au point que certains amis prolixes en bonnes leçons révolutionnaires conseillèrent à ces artistes de faucher de vrais tournesols (croyait-on vraiment qu'il y ai eu un rapport *direct* avec l'Ukraine ?), et nous ne nions pas que ce soit bien plus subversif qu'un coup de com' (subversif ou transgressif ? l'éternel débat au café du commerce !), puisqu'il est permis de voir comme un coup de com' ce qui ne nous en semble pas moins un réjouissant succédané d'entartage.

À vrai dire, nous autre du Groupe Surréaliste du Radeau, si nous faisons dans le terrorisme alimentaire, pâtissier ou autre, nous ne nous soucieront pas forcément que l'œuvre soit protégée par un plexiglas. Tout dépend de sa laideur et de sa prétention, car Van Gogh gardera, soyez-en assuré, notre profond respect. En ce qui concerne la destruction d'œuvres d'arts, nous serions plutôt intimidés par le risque déjà éprouvé d'être doublé par les fascistes. On se souviendra ainsi, en 2013, du dégonflage d'une baudruche interprétée comme un sex toy par le grand mouvement homophobe de ces années-là, et de la posture victimaire que put en retirer un escroc à la Jeff Koon, faux artiste et vrai ingénieur, capable d'exposer des crottes gonflables et géantes à des millions de dollars sur une grande place publique d'une dictature, dans le seul but de véhiculer en le réalisant ce message odieux : *l'art, c'est de la merde*. Plut au ciel que le dégonflage du fameux « sex toy » fut assurée par un *anartiste* doublant les fascistes ! Ou même, tout simplement, dans une gratuité libre d'enfant farceur, sans la prétention d'un manifeste, par un adolescent en survêt' et nike échappant pour le week-end à l'ennui de sa cité HLM insalubre. D'ailleurs, cette baudruche dégonflée ne se dressait-elle pas Place Vendôme, par hasard ?

Au lieu de cela nous ne songeons pas sans amertume que cette victimisation est encore plus facilement gagnée, que les plus banals éditocrates, sans même besoin de savoir crever un pneu de vélo, la procurèrent à une autre escroquerie d'ingénieur que fut l'emballage de tissu de l'Arc de Triomphe, monument que mit pourtant bien mieux en valeur un autre happening qui, celui-là, avait le goût de l'émeute, et qui manqua de faire de ce monument impérial

une nouvelle Colonne Vendôme, avant que le même mouvement des Gilets Jaunes n'en dresse une reconstruction en bois de palette qui ressemble à un rêve fou d'*anartiste*, d'où le cynisme de ce grand et onéreux paquet cadeau. Est-ce cette victimisation trop facile, dans une posture antifasciste usurpée, qui découragea les émules et les lointains cousins de Georges Le Gloupier, jusqu'à ceux qui préféreraient les tomates pourries en boîte aux pâtisseries ? C'est à ce moment que le Groupe Surréaliste du Radeau rêverait de prendre la relève. Mais, en dépit de la nécessité d'une reconquête prolétarienne, la perspective de rivaliser avec l'extrême-droite n'est pas notre moindre motif de découragement.

Alors, sous prétexte de mépriser les coups de com', prétexte peut-être fallacieux qui ne cacherait qu'un manque de foi envers notre propre poésie et notre propre art, nous serions tentés de nous cacher dans l'arrière-garde des mouvements sociaux. Nous avons cent fois rêvé, peigné la girafe, notamment sur les ondes de la regrettée John Silver FM, en un autre printemps social, sur l'occupation, après les usines, des musées et des bibliothèques, la distribution de places gratuites, comme de livres gratuits pour toutes et tous, empruntables sans fichages numériques ni mesures de rétorsion, comme il se pratiquait (non : se pratique) dans notre double bibliothèque libertaire. Ainsi un Centre Pompidou occupé au moment du Centenaire, à l'initiative des travailleuse précaires de la culture et de leurs alliés, serait-il le rêve des rêves ! Et là, nous serions ravis d'assurer une performance. Mais il ne faut pas attendre de miracles : cela ne sera ni par les ouvriers ni par les travailleurs de la culture, dont les seconds possèdent les

intérêts et les premiers la force de frappe, et il faudrait d'abord envisager le renversement de la tête intersyndicale par la base, autrement dit rien de moins que la première étape de la Révolution prolétarienne que nous essayons et essayons encore d'accomplir depuis deux siècles, cette Révolution que nous refuserons toujours d'enterrer mais qui n'est pourtant pas de notre présent.

Notre sabotage a toutes les chances de rester un rêve. Peut-être est-il aussi vaniteux que celui d'une invitation à la Maison Blanche.

À ce moment nos lectrices et lecteurs sont aimablement autorisés, après plusieurs pages de préoccupations oiseuses, à se demander : « mais pourquoi tant de haine ? »

Nous aurions pu commencer nos pires vœux au Centenaire par une simple citation qui peut lui paraître à bon droit directement adressée, en vertu de ce que si l'Histoire ne se répète pas l'imagination de ceux qui l'écrivent restent limitée. Car en réalité la réponse définitive, dont seul notre esprit compliqué ne saura se contenter, au Centenaire du Surréalisme fut adressée il y a près d'un siècle par notre prétendu pape André Breton, dans le *Second Manifeste du Surréalisme*, envers la commémoration imminente du Centenaire du Romantisme. Sortez les trompettes, instant solennel, un coup de ciseau et de colle numériques, et voici, *sous plexiglas* dirions-nous, la parole pontificale :

« Mais, à l'heure où les pouvoirs publics, en France, s'apprêtent à célébrer grotesquement par des fêtes le

centenaire du romantisme, nous disons, nous, que ce romantisme dont nous voulons bien, historiquement, passer aujourd'hui pour la queue, mais alors la queue tellement préhensile, de par son essence même en 1930 réside tout entier dans la négation de ces pouvoirs et de ces fêtes, qu'avoir cent ans d'existence pour lui c'est la jeunesse, que ce qu'on appelé à tort son époque héroïque ne peut plus honnêtement passer que pour le vagissement d'un être qui commence seulement à faire connaître son désir à travers nous et qui, si l'on admet que ce qui a été pensé avant lui —« classiquement »— était le bien, veut incontestablement tout le mal. »

Le message est clair, mais nous avons déjà précisé que notre esprit compliqué ne saura s'en contenter. C'est que nous avons bien d'autres motifs de rancœur contre les institutions qui commémorent actuellement le Centenaire.

Nos souvenirs plongent dans ceux de nos fondatrices Iris Jouanne et Zoé Péquemar, auxquels se sont ajoutés tous nos expériences d'un système qui n'a pas fondamentalement changé, sinon en pire. Ce fut et c'est encore l'expérience de musées destinés à piéger les investisseurs, à gentrifier les villes et à occuper les territoires, et ainsi faire que nous-même, poètes et artistes précaires, rencontrions déjà des difficultés à nous loger et en rencontrerions de plus en plus jusqu'à l'heure actuelle. Des musées dont les conditions de travail poussaient des camarades au *burn-out*. Des musées de plus en plus surveillés, aux vigiles, car on ne peut plus qu'à grande peine parler de gardiens, de plus en plus envahissants et agressifs, signe que nous sommes en réalité dans un

supermarché. Ces lieux pourtant où la subversion surréaliste n'est en rien ignorée ni édulcorée, et même pas mal expliquée, bien au contraire : nous sommes à l'ère du commentaire. Le Centenaire, dont nous n'avons en rien suivi le programme, n'aura pas édulcoré la subversion surréaliste, le pari est à peu près sûr.

Ainsi, dans les premières années du Groupe Surréaliste du Radeau., une double, autant que minime en apparence, anecdote de musée a marqué nos camarades Iris et Zoé, la présence dérisoire de deux œuvres d'arts.

La première était un exemplaire sous vitrine de la Révolution Surréaliste, ouverte sur un article subversif qu'on ne pouvait lire en entier, ce qui ne manqua pas de suggérer aux deux amies l'image d'une pièce de boucherie. La seconde était la série de tableaux de Toyen, *Cache-toi, guerre !* Ironie cruelle pour deux jeunes poétesses idéalistes de découvrir ces chef-d'œuvres dans les plus affreuses conditions ! *Cache-toi, guerre !* a de fortes chances d'être exposés dans un des musées du Centenaires dont, comme nous l'avons dit sans complexe, nous n'avons pas suivi le programme, qui même nous indiffère. Mais sa présence est indécente dans ces lieux qui n'ont aucun crédit et aucune légitimité à adresser ce message : *Cache-toi, guerre !*

Car les musées dont nous parlons reste du trop bon côté de la guerre. Du bon côté des grues et des bulldozers, du bon côté de la matraque, du bon côté de l'argent, qu'il soit celui du pétrole, du gaz ou de l'uranium et autres minerais, et cachés derrière ces substance ils le sont respectivement derrière les guerres du Moyen-Orient, de la Mer Noire et de l'Afrique, et derrière les armées de toutes les guerres du monde. Et en face la Révolution Surréaliste

serait plutôt seule et nue, comme David face à Goliath, avec un simple foulard et un pavé.

Que serait, aujourd'hui, le seul véritable geste surréaliste ? Nous laisserons à Breton ses propos sur l'acte de tirer au hasard au revolver sur la foule. Cette phrase du *Second Manifeste du Surréalisme* fait son époque : notre anarchisme a réfléchi depuis plus d'un siècle à la violence contre les personnes, notamment depuis l'affaire Émile Henry qui a inspiré, avec quelques exaltations, la phrase de Breton. Aurons-nous besoin par ailleurs de définir un geste surréaliste par excellence ? Feras-t'on concours ? Nous célébrerons le surréalisme, dans le plus petit geste de sabotage, sans rivalité, sans hiérarchie, dans la véritable écologie du petit geste : mal usiner une pièce, indiquer l'adresse d'une maison vide...

L'imposture du Centenaire amène la question à un sous : comment en est-on arrivé là ? Voilà qui mériterait bien des articles de fond, quand le Groupe Surréaliste du Radeau sera réellement rené de ses cendres.

Le Surréalisme dit historique se vit déjà dénoncé en son temps comme une bureaucratie ayant trahi ses idéaux subversifs, ce qui n'étonnera pas des héritiers anti-autoritaires comme nous, doté de bien plus de recul sur le coup d'État qu'on nomme mensongèrement la Révolution Russe, et sur laquelle parmi les surréaliste Benjamin Péret fut de loin le plus lucide. Sus à la bureaucratie, tel fut le mot d'ordre formulé par les poètes du Grand Jeu, par Antonin Artaud, par les Lettristes et par les Situationnistes, que l'on tient pour ceux qui ont enterré définitivement le Surréalisme. Ils avaient les meilleurs raisons du monde, et

l'on ne peut que relever la justesse des attaques d'Artaud contre telle grande exposition financée par une banque, *fut-elle communiste*, et cette question de banque communiste fait sourire un peu jaune quand, quatre-vingt ans plus tard, le Surréalisme, qui *cent ans après sa création a tout conquis* comme l'affichaient déjà les titres de la presse bourgeoise il y a deux ans, montrant par là sa fascination pour les prédateurs, tandis que d'autres titres des journaux de droite parlent de *la revanche des invendables*, a conquis jusqu'à la mode et à la publicité dans une société capitaliste au sens strict, et même pas capitaliste d'État. Le Surréalisme a cherché très vite son Centenaire, et l'enterrement proclamé par les dernières avant-gardes frappe juste et fort.

Pourtant ce mouvement a continué après soixante-neuf, depuis la France même, seul pays à croire ridiculement à sa fin, avec des groupes dont l'un par une cruelle ironie comptait parmi ses membres le stal qui a enterré le surréalisme « historique » dans la presse bourgeoise, et jusque dans sa terre actuelle d'adoption, l'Amérique du Nord, comprendre la terre actuelle d'élection de sa vitalité actuelle et de sa subversion, celle d'une avant-garde révolutionnaire et non d'une avant-garde capitaliste, pas seulement la terre d'élection de ses musées et de ses commentateurs. Un écho de cette actualité est devenu, ces dernières années, presque grand public, avec le succès, après trente ans d'obscurité, du romancier Jacques Abeille, qui déclarait, en 2020, peu avant son décès : « je crois que le Surréalisme était inépuisable ». Une croyance que nous voulons bien faire notre.

Du Surréalisme contemporain il y a fort à parier que les commémoratifs du Centenaire n'ignorent rien. Et même à coup bien moins que nous, poètes, poétesses, artistes du Groupe Surréaliste du Radeau, qui voulons bien passer pour des dilettantes. Nous ne sommes pas du genre à céder à l'illusion naïve qu'est le complexe de supériorité des petits révoltés. Nos publications ont abondamment expliqué pourquoi, même si notre pensée est pour l'instant perdue, nous ne croyons pas en la « médiocratie », et ne prétendons pas apprendre leur métier à un officier de police ou à un ingénieur nucléaire. Les signataires de ce pamphlet navrant accepteraient plutôt avec placidité leur syndrome de l'imposteur, en se disant que cette vérité n'a aucune espèce d'importance.

Les conservateurs de musée du Centenaire savent donc très bien ce qu'ils font : il s'agit d'écrire l'Histoire, à l'initiative des vainqueurs comme le dit l'adage. Et les surréalistes contemporains savent aussi ce qu'ils font. S'ils seront largement ignorés du Centenaire, c'est que ces poètes, poétesses, artistes sont encore réputés se tenir à l'écart des musées, des galeries en vue, des grands éditeurs et autres institutions. A l'image des mouvements révolutionnaires, le Surréalisme contemporain n'a pas à se soucier de jouer le jeu des médias pour déclarer que « le Roi est nu », désir que nous nous sommes toujours cruellement plus à comparer au trépignement au fond de la classe d'école de l'enfant qui savait sa leçon et n'a pas été interrogé. Le pamphlet navrant que vous êtes en train de lire n'est pas davantage destiné à la presse, même si ses signataires ont choisi de faire le jeu d'Internet, que la licence libre, illusion alternative dont nous ne sommes pas

dupe, permet toute utilisation non commerciale, et que par conséquent nous ne saurions à l'inverse pleurnicher sur un hypothétique « buzz », pour dire : « pour vivre heureux, vivons caché », en espérant redescendre se cacher dans des caves underground. À vrai dire l'idée de retrouver un peu de notoriété ne peut rien avoir de déplaisant pour le Groupe Surréaliste du Radeau.

Mais finalement, le Groupe Surréaliste du Radeau propose-t'il une alternative à ce fichu Centenaire, comme au Printemps des Poètes ? Poser la question, c'est y répondre : non, aucune alternative. Outre qu'un Contre-centenaire serait une commémoration, l'idée de l'organiser, comme des fêtards militants organiseraient une Contre-fête-de-la-musique, est ridicule à l'échelle du dénuement actuel du Groupe Surréaliste du Radeau. Il nous faut nous rappeler qui nous sommes : une simple bande de punk éditant de la poésie, des illustrations et des écrits subversifs comme on édite des fanzines sur un coin de table. Le printemps social que nous avons déjà évoqué, celui de la naissance de John Silver FM, a eu droit à un anniversaire bien plus grotesque encore que celui qui nous occupe : un quarantenaire du punk à Londres ! Et des autodafés encore plus spectaculaires en réponse. Aucune des figures du Surréalisme contemporain n'a le charisme, l'argent et la puissance managériale qui ont permis à McLaren et à Westwood ce rituel spectaculaire de brûler des millions de livres de souvenirs punk. Ils ne possèdent même pas les œuvres d'arts et tout ce qui a de la valeur marchande dans ce qu'on serait trop tenté de nommer leur « patrimoine »,

ou « matrimoine » si vous y tenez vraiment, mais non, le matrimoine aussi appartient à l'État et aux marchands.

Nous ne regrettons pas notre supposée impuissance. L'histrionisme n'est pas pour le Groupe Surréaliste du Radeau, et nous aurons toujours plus intéressant à faire. Nous ne sommes, nous l'avons dit, qu'une bande de punk, du vrai punk qui se joue dans les squats : simplement, nous avons préféré le merveilleux, la fidélité aux rêves et aux contes de notre enfance, le désir de réenchâtement du monde, au risque de s'enfermer dans la laideur de tel bruit crust hardcore ou noise, susceptible de perpétuer une vieille caricature de la vitalité punk. Mais qu'on ne s'y trompe pas et que l'on ne nous accuse pas de snobisme : telle poétesse, tel collagiste de notre Groupe a joué de la basse dans quelques formation punk garantie allégée en finesse, ou même comme Zoé Péquemar mixé de la techno brutales dans des caves et d'autres friches industrielles. Seulement il y eut toujours la volonté farouche de faire autre chose, et de ne pas nous enfermer dans la caricature mentionnée, et de renouer avec l'avant-gardisme, qui fut aussi punk, quoiqu'on en dise, et surtout punk au sens large, l'avant-gardisme qui se doit pour un art censé accompagner la révolution, non pour y chercher un intellectualisme mais la puissance de la liberté créatrice.

Malgré tout le culte du bruit fut un ferment essentiel de notre poésie et de notre art. Il nous fallait, sous peine de nous enfermer cette fois entre les deux dimensions d'une feuille de papier, de nous aigrir dans la prison des polémiques militantes, arène où nous descendions volontiers, il nous fallait cette fois descendre de notre grenier, que nous ne voulions pas poussiéreux, à notre cave.

Et dans cette cave du Radeau se reproduisait d'un soir à l'autre le miracle : un public venu de partout et de nulle part, au sein duquel les barrières sociales étaient abolies comme elles ne peuvent le faire, et encore, quand les principes en sont respectés, que dans les lieux que nous appelons anti-autoritaires, abolition que l'on chercherait même en vain dans les concerts de hip-hop organisés gratuitement, au sein de quartiers populaires, par des lieux institutionnels, ce public impossible se trouvait réuni autour de concerts et de spectacles qui pouvaient être des moments aussi bien de beauté et de délicatesse, d'inventivité loufoque, de bruit sale et brutal qui vous nettoie le cerveau, et parfois les trois à la fois. Ce contraste en musique et en spectacle, en foule plus ou moins nombreuse, nous le retrouvons dans notre grenier, ce qu'on pouvait y lire et y écrire, dans un même esprit d'ouverture, même si on n'y venait pas en foule comme dans notre cave. Telle fut la vitalité d'un lieu qui aurait pu se prendre pour le futur qu'on voulait faire de lui, et vendre de l'anarchie, car cela s'est fait ailleurs, mais garda une intégrité remarquable et entend garder ce cap à sa renaissance.

Tel fut le ferment sans lequel notre Groupe Surréaliste du Radeau ne serait rien : il fallut pour cela que quelques lycéens grévistes de 2006, dont notre Histoire inconnue retint les piliers Iris Jouanne et Zoé Péquemar, sortent des rails confortables du mouvement social lui-même.

Et notre poésie fermentait donc entre les murs décrépits compris entre cette cave et ce grenier, car dans cette déglingue toute relative, à mille lieues du cliché de seringues et de matelas par terre que l'opinion commune projette sur les squats, mais certes pas non plus un lieu

propre et respectable, dans cette déglingue toute relative nous cherchions l'*Alchimie du Verbe*, source de la poésie qui *changera la vie*. Si elle ne vient pas de nous entre les murs du Radeau elle viendra d'autres personnes ailleurs. Nous devinons en tout cas entre quels murs cette Alchimie n'a qu'une chance infinitésimale de se produire, bien que cette chance puisse la saisir n'importe quel visiteuse, visiteur précaire et solitaire, le regard attentif forgé aux antipodes du blasé mondain dans des banlieues ou des campagnes bien plus cafardeuses encore que Charleville-Mézières ne le fut pour le Voyant. Aux innocents les mains pleines, prêtes à tremper la plume dans le miel comme dans l'acide, miel et acide mêlés peut-être, prêtes aussi bien à saisir un pavé ou un Molotov, suivant l'éminent manifeste poétique qu'est l'hilarante parodie situ de Charles Trenet :

*« Makhno, Vila et Durrutti,
Ont déjà su manier l'outil
Qui fait revivre la poésie,
La mitrailleuse-euh. »*

Et que les anarcho-tristes qui veulent nous traiter de poseurs ne se privent pas. Louer les lieux anti-autoritaires, comme nous le faisons dans ces lignes et le faisons depuis des années, n'a jamais signifié nous en prétendre les représentants ni y chercher la moindre autre espèce de légitimité, mais pas non plus nous en croire étranger : qui est légitime, qui ne l'est pas ? la question ne nous a jamais intéressé.

Si vous doutez encore de l'existence du Radeau, de ses Presses et de son Groupe Surréaliste, dites vous au moins

que le miracle décrit plus haut est monnaie courante dans les lieux que nous appelons anti-autoritaires, et en guise de réponse définitive aux sceptiques, plaça-t'elle la balle au centre, nous exhumons une plaisanterie de notre camarade le « scribe » Élisée Mérange, en manière d'hommage à Charles Perrault :

*« Le conte du Radeau est difficile à croire
Mais tant que dans le monde on aura des enfants
insoumis
Des mères en colère et des mère-grands révoltées
De ses derniers souvenirs on gardera le soupçon
Des mille détails recomposés du réel
De ceux qui « ne s'inventent pas »*

Que le Radeau renaisse ou non, toute cette expérience internationale, à jamais îlot de résistance et non alternative (« le nom de notre Château est Radeau ») reste menacée par les grues de métal, assassines des grues véritables, et au simulacre caché derrière, au miroir déformant de notre Révolution Surréaliste nous adressons ce message :

« Cache-toi, guerre ! »

Partout et nulle part,
7 janvier - 12 avril 2024

